



Laurent Olivier - *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie, " La Couleur des Idées "*

Seuil, Paris, 2008, 306 p., 21 €

Alain Ferdière



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/racf/1537>

ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

Référence électronique

Alain Ferdière, « Laurent Olivier - *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie, " La Couleur des Idées "* », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 49 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/racf/1537>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

plement¹²). Sur les 150 sites castraux identifiés avant le XIII^e s., 119 ont généré un habitat subordonné, réorganisant ainsi la carte du peuplement de l'époque carolingienne. Pour autant, un important habitat intercalaire subsiste sous forme d'habitats ecclésiastiques, de villages non paroissiaux ou d'exploitations isolées. Certaines agglomérations castrales connaissent des extensions multiples et le processus de leur développement peut être lu dans la trame cadastrale (Aps, Aubenas, Crusol, Saint-Montan, Tournon). L'auteur place au sommet de la hiérarchie la douzaine de sites qu'il appelle les "bourgs castraux", c'est-à-dire les villes d'accession issues d'un *castrum* (Annonay, Pradelles, Lamastre ou Chalencon). Ces agglomérations, bien situées dans le contexte des échanges médiévaux et tenues par les plus importants lignages de la région, ont obtenu des chartes de franchises (Tournon en 1211, Joyeuse en 1237, Aubenas en 1248). À l'inverse, certains sites avortent, ne parvenant à se muer en agglomération. Alors qu'églises ou chapelles équipent largement les *castra* à partir de la seconde moitié du XI^e s., parallèlement au processus de peuplement, ces sites désertés parfois avant 1200, souvent isolés et trop perchés, en semblent démunis. Le Mézenc (fouillé par l'auteur entre 1995-2000), créé dans le dernier quart du X^e s. et densément occupé jusque vers 1200, en est un bon exemple. Le piton volcanique (un dyke, à près de 1500 m d'altitude) accueillant une petite enceinte et une tour maîtresse carrée, dominait directement un petit enclos comprenant les restes d'un moins sept édifices dans lesquels l'auteur voit les éventuelles demeures des *milites castris* attestés par les textes. Cet habitat subordonné ne survit pas au XII^e s. et seuls la tour et le bâtiment aulique sont utilisés ponctuellement jusqu'au XV^e s. L'auteur s'intéresse aussi aux formes de peuplement non castrales et en particulier aux villages ecclésiastiques (parfois appelés *castrum* par les sources), bien mis en évidence dans l'Ouest et le Midi de la France (l'*inecclesiamento*), et constate – faute de sources textuelles – leur tracé parcellaire concentrique autour d'une église paroissiale centrale (souvent prieurale d'ailleurs). Dans cette série, le processus de développement d'un village comme Valvignères, au parcellaire très orthogonal, ne manque d'intriguer.

Il s'agit donc, on l'aura compris, d'un ouvrage remarquable. Faisant le point sur les structures sociales et politiques d'une région passablement méconnue, il propose une évolution exemplaire, dont de nombreux aspects sont assurément comparables à d'autres régions. L'iconographie est très foisonnante, toujours au service de la démonstration, avec une mention particu-

lière pour la qualité et la pertinence des cartes (chacune a dû représenter un lourd travail d'identification et de localisation)¹³. La qualité de mise en forme du propos rend l'ouvrage particulièrement attractif : gageons qu'au-delà de la renommée dans la communauté scientifique, cet ouvrage connaîtra du succès auprès d'un public élargi, ce qui atteste aussi des qualités pédagogiques de son auteur.

Christian Remy
CESCM/UMR 6223 de Poitiers

Laurent Olivier, *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie*, "La Couleur des Idées", Seuil, Paris, 2008, 306 p., 21 €.

Cet ouvrage est issu du dossier présenté par l'auteur en vue de l'HDR (cf. rapport de G. Chouquer sur le site ArchéoGéographie).

En 4^e de couverture, l'auteur nous avertit des intentions de cet essai – car s'en est un –, en affirmant que "l'archéologie [...] met au jour des vestiges [...]" et que "le vestige est une archive, un document de mémoire bien plus que d'histoire". Il oppose ainsi, comme l'annonce son sous-titre, *mémoire et archéologie*, ou plutôt *mémoire et histoire*, placement positionnel explicitement polémique et d'ordre épistémologique qui sous-tend tout l'ouvrage. On pourrait déjà le "chicaner" sur les concepts qu'il place derrière ces mots, la mémoire étant pour moi ce dont on se souvient dans son passé vécu, y compris des images du passé ancien, traditionnelles (par exemple, pour l'archéologie, la mémoire collective, pour le passé ancien), différente de l'essai d'appréhension et de compréhension du passé ancien qu'est l'histoire.

Laurent Olivier nous a déjà habitués à sa conception, suggestive et digne d'intérêt, du temps¹⁴ (Olivier 1999 ; 2001) et, disons le d'emblée, l'ouvrage est plaisant, tant par le fond, stimulant – comme on le voit d'ailleurs par nos réactions – que par la forme, globalement agréable et égaillée de jolies formules (par ex., celle des "chiffonniers du temps"), même si versant parfois dans leur facilité, ou encore dans un jargon intellectuel souvent superflu. Si quelques points de détail ne

13. Entre autres, les cartes des *castra* relevant des comtes de Valentinis (fig. 73), des évêques de Viviers, du Puy et de Valence (fig. 74), de quelques familles de puissants féodaux du XIII^e s. (fig. 81 et 86) ou encore des types de tours maîtresses (fig. 97).

14. Voir aussi, sur ces questions, récemment : *Temps...* 2001 ; et sur la mémoire : Manning 2009.

12. À Fanjau, en 1210, l'évêque de Viviers interdit au comte de Toulouse d'implanter des maisons au pied du château (p. 271).

sont éventuellement pas très clairs¹⁵, le style n'est pas exempt d'une touche d'affectation et de préciosité¹⁶ et l'on assiste en contrepartie parfois à de belles envolées lyriques. L'évocation première de ses " petites madeines " personnelles est toutefois prenante. L'érudition¹⁷ est également remarquable, même si parfois peut-être pesante voire artificielle, avec des références tant à d'autres sciences humaines, telles surtout que la sociologie ou l'anthropologie sociale, que, plus contestable et posturale, à la psychanalyse.

Cette érudition offre certes des aspects positifs, et je reconnais volontiers avoir appris, dans ce domaine, à la lecture de maints passages du texte : tout à fait intéressante, par exemple, m'est apparue l'évocation de l'historien de l'art A. Warburg qui, dès l'aube du xx^e s., redéfinissait sa discipline en réaction contre l'histoire de l'art " esthétisante " dont il était à juste titre dégoûté : certains tenants de cette discipline, aujourd'hui encore, pourraient en tirer profit.

La définition de l'archéologie selon L. Olivier n'apparaît que p. 14 : elle " interroge l'archive de cette mémoire que constituent les vestiges archéologiques ", conception qui, jusque-là du moins, peut certainement entraîner l'adhésion. Mais le pamphlet vise en fait l'historien, non l'archéologue : face à l'histoire qui l'écrase, l'archéologie, selon l'auteur, peine à trouver sa " voie particulière, qui n'est pas celle de raconter le passé " [son sens étymologique] (p. 14). L'affirmation selon laquelle la pratique de l'archéologie ne peut exister qu'avec la destruction simultanée de la plus grande part des vestiges qu'elle étudie est en revanche plus banale et consensuelle (depuis A. Leroi-Gourhan).

Cette définition se poursuit (p. 41 *sqq.*) par l'affirmation que " l'histoire traite des événements, l'archéologie s'occupe de mémoire " (sur les matériaux concrets) et " n'a d'existence que par les objets ", en procédant, dès l'origine, de la collecte et de la collection : je ne peux dès lors plus suivre l'auteur, dans cette conception aussi restrictive (et à mon avis erronée) à la fois de l'histoire (qui n'est plus depuis belle lurette seulement événementielle) et de l'archéologie, qui n'est plus aussi depuis un certain temps la seule recherche des objets, :

15. Surtout au début, car les concepts n'ont pas encore été définis, et les termes (" histoire ", " mémoire "...) alors donc utilisés de manière trop allusive.

16. L. Olivier a certes le sens de la formule, mais elle est parfois gratuite et finalement superficielle, par exemple quand il affirme, p. 97, que les archéologues ne sont pas les " experts du passé ", mais ceux qui " ramènent parmi nous le passé disparu ".

17. À la réserve près des dates de références données en bibliographie, qui sont trop souvent celles de rééditions, non de l'édition originale, ce qu'on exige pourtant de tout étudiant de Master et doctorat : par exemple, l'œuvre de Ch. Darwin pour 1992...

elle pourrait paraître ici celle de l'archéologue de " cabinet " ou de musée que pourrait être (si l'on en juge par ce qui nous est donné ici) alors peut-être l'auteur lui-même... Il en reconnaît toutefois la faiblesse, celle de l'accumulation de données soi-disant objectives, en fait bien sûr entachées d'*a priori*.

Et c'est bien une conception très réductrice de l'histoire qui est celle de W. Benjamin, sur lequel s'appuie en permanence L. Olivier, quand il cite, p. 66 : " l'archéologie ne (re)construit pas l' "histoire d'avant l'histoire" mais s'occupe de la mémoire matérielle du passé qui échappe à la conscience de l'histoire ", matériau " profondément rebelle à toute "mise en histoire" classique ".

Il faut en effet attendre de nombreuses pages pour que ceci soit enfin explicité, et qu'on comprenne que L. Olivier établit une différence essentielle – qu'on serait prêt à partager – entre historien et " historiciste ", ce dernier enserré dans un " carcan " (p. 116). Et il nous révèle (p. 210) ce que devrait être l'histoire, selon les leçons de Lyell et Darwin : " une discipline encore inédite [!] qui observe le passé comme l'accumulation d'une mémoire toujours en construction " (cf. *infra*, pour la mémoire) : rien de vraiment révolutionnaire en fait, si l'on y regarde de près.

En revanche, on partagera volontiers la vision qu'a l'auteur de l'histoire et de l'archéologie, conçues sur la longue durée, p. 89 et encore p. 151¹⁸, s'appuyant sur W. Benjamin, de même que son rejet de l'" histoire comme progrès " (p. 148).

Il est en revanche plus difficile de le suivre quand il affirme (p. 16) qu'on assiste à une crise d'interprétation contemporaine des vestiges du passé : c'est pourtant, de mon point de vue, seulement récemment que l'archéologie connaît son plein développement, même si elle est encore en évolution. Et même si la " routine " de l'archéologie préventive, à l'Inrap et ailleurs, aboutit depuis quelque temps (récent) à une évidente perte de technicité, reconnue y compris par les intervenants eux-mêmes.

De même, son historiographie de l'archéologie du xviii^e au xxi^e s. (p. 44 *sqq.*) est pour le moins superficielle¹⁹ et parfois vraiment déroutante, avec une présentation assez caricaturale des dérives totalitaires du

18. " La longue durée, dans laquelle prennent sens les vestiges archéologiques, ruine le postulat historiciste sur lequel est construite la démarche traditionnelle de la discipline ".

19. Simpliste par ex. (p. 183-184) au sujet de l'apparition des premiers manuels d'archéologie, apparemment considérée du point de vue du conservateur de musée.

xx^e s.²⁰ – ce qui nuit à la juste cause que défend par ailleurs l’auteur depuis un moment – et la vision d’une “ expansion sans précédent ”, de 1850 à 1950 (oubliant le “ creux ” de 1915-1950), qui serait aujourd’hui suivie d’une crise profonde. On peut considérer au contraire que la crise conceptuelle et identitaire de l’archéologie s’est produite dans les années 1970 et que celle d’aujourd’hui, dans un contexte au contraire d’expansion de la discipline, est essentiellement et seulement institutionnelle.

Accessoirement, on note d’ailleurs ici une contradiction (p. 172-173), car, si l’identification du passé ne date que du xviii^e s., l’archéologie n’existe pas alors “ depuis l’époque romaine ” (ce que je ne crois d’ailleurs pas du tout).

Mais on doit constater que la conception de l’archéologie que pratique L. Olivier – et qu’alors on conçoit bien qu’il puisse la critiquer – est quelque peu surannée : on peut évoquer sa description de ses propres fouilles, dans sa jeunesse, du “ briquetage de la Seille ” (Introduction, p. 11), où il nous décrit toute sa frustration de jeunesse (ou contrariété, selon ses termes) de ne pouvoir enregistrer toutes les informations que contiennent les matériaux périssables gorgés d’eau et les sédiments archéologiques mêmes de ce site²¹, alors que très clairement on n’y recherchait alors que l’“ objet ”, au détriment notamment de toutes les données paléo-environnementales qu’ils comportent aussi : l’auteur ne revient pas sur la prise en compte, aujourd’hui, de cette dimension. Ainsi, on peut trouver assez inutiles les digressions, p. 67 *sqq.*, sur les méthodes de l’archéologie, qui n’apportent rien de nouveaux et paraissent même ici hors sujet²².

Une conception de l’archéologie qui est donc, en gros, restée à celle des années 1960/70²³ et qui est d’ailleurs à peu près celle que nous ressort J.-P. Demoule dans les innombrables sommes dont il nous abreuve depuis qu’il est débarrassé de ses hautes fonctions inrapiennes... On comprend donc aisément qu’enfin cette archéologie apparaisse à L. Olivier comme insatisfaisante et digne de révisions épistémologiques et méthodologiques.

Les “ découvertes ” – au sens où l’entend L. Olivier (p. 168) – inattendues ne sont donc pas choses rares

en archéologie, mais le lot courant quand on dépasse l’objet rare. Et sa vision de l’enseignement de la discipline est édifiante : “ l’archéologie n’est pas enseignée comme un mode d’acquisition des données à partir du terrain qui contient cet enregistrement matériel du passé ” (!!).

C’est bien à cette conception dépassée de l’archéologie, qui imprègne en permanence le propos, que ressortit encore la croyance initiale au pouvoir de datation des sériations, dans ce que L. Olivier appelle “ le temps archéologique ” (p. 248). Et parallèlement, la typologie est considérée comme vérité en soi, quand il évoque la “ logique interne propre aux évolutions typologiques ” (p. 251), comme si les typologies n’étaient pas de purs produits de la pratique et des conceptions des archéologues. Elles apparaissent ici (par ex. p. 255) comme évolutives par essence – vision quelque peu naturaliste – et constitutives de la plus grande part de la démarche archéologique, au détriment du terrain, de la stratigraphie, etc. : il est très possible que le malentendu sur les relations de l’histoire au temps trouve ici son origine.

L. Olivier s’attaque donc, pour une grande part – sinon, soyons juste, dans la totalité de sa démarche dans cet ouvrage – à une archéologie qui n’existe plus depuis belle lurette, du moins pour la plus grande part de la communauté scientifique concernée. Il s’attaque à de vieux fantômes qui sont apparemment encore ses démons, de fait des moulins à vent : une posture de Don Quichotte certes plutôt sympathique à mes yeux, pour l’avoir eu parfois personnellement dans tel ou tel combat pour l’archéologie, à ma modeste mesure !

Et il est par exemple, à mon avis, globalement faux de dire (p. 97-98) que de reconnaître la légitimité de l’archéologie du présent ou “ passé proche ”, c’est “ mettre en cause l’approche traditionnelle historiste [!] des matériaux archéologiques ”, car, depuis les années 1970 dans l’archéologie anglo-saxonne, les années 1980 en France, l’archéologie a intégré cette dimension de l’histoire contemporaine (industrielle, de guerre, etc.)²⁴.

Cette déconnection par rapport aux évolutions récentes de la discipline archéologique est malheureusement en permanence présente : par exemple encore, p. 148, où l’archéologie “ traditionnelle ” est présentée comme accumulation de matériaux. Et c’est sans doute ce qui est en cause dans le léger contresens donné, p. 193-194, sur le terme “ palimpseste ”, il est vrai un peu galvaudé en archéologie : ce n’est pas tant, en effet, la surimpression (superposition) stratigraphique des traces

20. Autre cheval de bataille de l’auteur, certes en grande partie à juste titre.

21. “ nous tranchons à la bêche dans cette matière incroyablement riche [...] pour la jeter aux déblais sans être capable d’en rien faire d’autre ”.

22. Ou encore celles au sujet de Warburg, p. 226 *sqq.*

23. Cf. aussi p. 169, avec une archéologie fondée sur la recherche de l’objet, et jumelée à l’Histoire de l’Art ! La croyance en un “ recueil archéologique total ” (p. 170) a été heureusement abandonnée par la plupart des archéologues il y a belle lurette.

24. Cf. p. 98, “ l’archéologie du passé contemporain [...] met en échec cette supposée unidirectionnalité spontanée du temps historique, puisqu’elle fait “resurgir” la mémoire du passé dans le présent et quelle “réactive” un processus de mémorisation jusqu’alors dormant ”...

sur un même lieu que la manière dont les hommes du passé inscrivent les traces de leurs activités, au détriment mais en même temps dans l'héritage de celles précédentes, ce qui n'est clairement exprimé que p. 196.

C'est d'ailleurs une conception assez "naturaliste" – évoquée *supra* – (p. 219) de l'archéologie qui est ainsi mise en avant, avec toutes les dérives qu'elle est susceptible d'entraîner : la typologie archéologique est ainsi (p. 232) "une biologie des formes" (cf. Montelius) et l'on n'est pas loin d'une vision évolutionniste de l'histoire, alors que la notion de progrès a été – heureusement – critiquée auparavant (cf. *supra*). Ainsi, pour les typologies, les formes des objets semblent évoluer comme des organismes vivants, indépendamment des hommes qui les ont créés...

Quant au parallèle – à mon avis assez facile, factice et forcé²⁵ – établi entre archéologie et psychanalyse (p. 120 *sqq.*, 213 *sqq.*), une fois dit (ce qui est pour moi et d'autres une évidence) que la manière dont on pratique l'archéologie est bien entendu conditionnée par notre "passé psychique", on a tout dit... ou rien : c'est ni plus ni moins le cas de tout autre métier ou activité, et ce d'autant plus bien sûr dans la pratique des sciences de l'homme et de la société. C'est la question de l'impossible objectivité de l'observateur qui analyse et interprète, en archéologie comme en ethnologie, etc. Et l'on ne peut évidemment que souscrire à cela, car je pense profondément que toute prétendue objectivité est un leurre, souvent dangereux, et que nos analyses mêmes (en fonction de nos seuls acquis antérieurs : "on ne voit que ce qu'on sait reconnaître") et d'autant plus nos interprétations ne peuvent, à l'évidence, et qu'on le veuille ou non, qu'être le résultat de tous ce "background" intellectuel et psychique d'acquis antérieurs, de notre passé, de notre formation...

C'est pourquoi je ne crois pas à une "image vraie du passé", selon la formule de W. Benjamin citée p. 22 : en dehors du fait qu'"image vraie" sonne bizarrement à mon oreille, ce que propose *in fine* le travail de l'archéologue est une reconstitution plus ou moins fantasmée du passé, qui varie au gré de l'évolution des idées et des conceptions historiques, et donc du bain intellectuel, du "background" de l'archéologue : je suis convaincu en effet (cf. p. 156) que la démarche de l'archéologie consiste en une "reconstitution" du passé, parmi d'autres possibles, à partir de notre propre culture de praticien et de l'évolution des connaissances,

25. Celui-ci est en fait à l'origine une simple "image", une parabole utilisée par Freud dans un but explicatif et didactique : L. Olivier inverse simplement la comparaison (par ex. p. 254), et c'est ici facilité et posture – de même que pour l'histoire de l'art de Warburg –, occasion de faire surtout montre d'érudition, pourtant au demeurant au moins en partie hors sujet...

aboutissement – très heureusement ! – à des changements dans les interprétations des mêmes faits, d'une décennie à l'autre. Mais je ne suis pas plus sûr que "le présent augmente le passé de sa masse" (p. 29), ni que le présent soit "statique" (p. 134-135) : je vois plutôt le présent comme roulant (en spirale ou en boucle ?) sur le continuum infini du temps qui s'étend du passé vers le futur, un point filant qui, tel un rouleau compresseur fécond, détruirait au fur et à mesure qu'il crée, si je puis me permettre cette image osée !

Mais la théorie de L. Olivier (cf. p. 30-31) est que le passé n'est pas derrière nous mais se recompose sans cesse (par l'effet de la mémoire), et que "l'histoire qui pose le passé comme différent du présent n'a pas de sens ; elle tue le passé" : on voit que l'auteur à des comptes à régler avec l'histoire, ou du moins avec sa conception de ce que serait l'histoire, mais ceci est de sa part surtout une posture.

Cependant, l'histoire, pourrait-on dire, est une chose certainement beaucoup trop sérieuse pour la laisser à des historiens : je suis assez près, en fait, de partager ce point de vue..., si toutefois on cantonne l'histoire aux historiens "classiques"²⁶, et ce tout particulièrement pour l'Antiquité.

L. Olivier oppose en effet l'histoire à l'archéologie, mais en fait plutôt à sa propre conception de l'archéologie ; mais, pour beaucoup d'entre nous, l'archéologie n'est qu'une manière particulière de faire de l'histoire, et cette conception de cette dernière (cf. sa définition, p. 32) telle que posée ici est extrêmement réductrice, réduite à la pratique de certains historiens eux-mêmes peu archéologues. Pour l'histoire faite de matière (mémoire) qui s'accumule, "le temps archéologique est celui de la répétition des faits". On peut cependant souscrire à son opposition entre une "histoire conventionnelle" et une "discipline historique à venir, celle de la mémoire des restes matériels", hormis le fait que cette "nouvelle" discipline existe à mon avis bel et bien déjà, chez bon nombre d'archéologues.

C'est en effet l'intervention de cette "mémoire" et ces relations à l'archéologie qui font – comme son sous-titre l'indique – certainement l'originalité et l'intérêt principal de cet essai : "celui qui se remémore n'est pas différent de celui qui fouille" (p. 35-36, se référant de nouveau à W. Benjamin).

On peut en revanche souscrire, globalement, à la formule de la p. 53 : l'archéologie "ne traite pas tant de ce à quoi ressemblaient les temps anciens que de ce qui est arrivé à ces choses qu'ont produites les hommes

26. Historicisant de L. Olivier, ceux notamment qui font leur beurre des seuls textes, non de l'archéologie (pour les domaines, du moins, où cette dernière est opérante).

du passé », même si ici ces “ choses ” ne me semblent bien n’être, encore, que des objets²⁷. Ceci est nuancé p. 58 : “ l’archéologue, en manipulant des objets issus du passé, nous oblige à imaginer un autre concept d’histoire, qui serait celui de la mémoire des choses », même si – outre la récurrente vision réductrice de l’histoire aujourd’hui – on ne sait pas trop encore ici ce qu’est cette “ mémoire des choses ”.

Il précise, p. 265 : “ fondamentalement, la démarche archéologique consiste [à] extraire les restes anthropiques des accumulations naturelles dans lesquelles ils sont immergés », niant ainsi le développement, certes relativement récent, de l’archéologie dans le domaine de l’étude du dépôt même, et de la géo-archéologie, du paléo-environnement. Il ajoute (p. 266), redécouvrant²⁸ ce qu’est en fait déjà l’archéologie aujourd’hui : “ ce que nous enlevons [sédiments], c’est toute l’histoire [...], ce n’est pas autre chose que la mémoire ». Et là, on est bien d’accord²⁹ !

C’est malheureusement cette impression d’une conception désuète de l’archéologie qui ressort trop souvent, peut-être de manière épidermique, de cet essai : quand par exemple, p. 58, il nous dit qu’“ il manque aux archéologues d’aujourd’hui la connaissance précise des objets à observer au sein des matériaux archéologiques », c’est donc nier que le champ de la discipline s’élargit chaque jour et porte, depuis déjà quelques années, sur la matrice même, le “ sédiment ” ou plutôt le “ dépôt ” archéologique³⁰. De même, on peut juger extrêmement naïf de considérer que l’émergence des “ datations absolues ”³¹ constitue la 3^e “ révolution manquée ” de l’archéologie pour se démarquer de l’histoire³².

27. P. 232 sqq., le propos s’attache bien aux objets, non à la pleine archéologie et à l’acquisition des données ; et l’exemple de la sériation des lampes de mineurs est à mon avis assez naïf (p. 246 sqq.)

28. J’allais dire “ l’eau tiède », mais ce serait sans doute injuste... ; c’est plutôt l’attitude d’un Monsieur Jourdain, qui pratiquerait sans le savoir, depuis des décennies, l’archéologie telle qu’elle est bien actuellement.

29. La critique de ce qu’il appelle l’“ archéologie traditionnelle ” reprend encore p. 267 sqq., enfonçant avec vigueur des portes à mon avis largement ouvertes depuis un certain temps.

30. Cf. par ex. la thèse de M. Fondrillon (2007 ; et cf. 2009).

31. Sans compter que cette formule même est conceptuellement erronée et à résonance scientiste : les méthodes de datation en laboratoire ne sont pas plus “ absolues ” que celles classiques de l’archéologie, où c’est en outre la chronologie qui peut être absolue ou relative, et non, par définition, la “ datation ” !

32. Ce qu’elle n’a en outre pas à faire, selon moi et d’autres (cf. *supra*) : ne pas se définir comme une science en soi, mais au contraire s’ancrer dans une conception large de l’histoire, comme pratique alternative.

C’est donc évidemment, comme on l’a dit, la notion de mémoire qui est centrale dans l’essai de L. Olivier³³. On sera sans doute d’accord avec lui sur le fait (p. 82-83) que le passé n’existe que reconstruit, n’a jamais existé en tant que tel, et que l’archéologie ne peut se faire qu’à partir du présent (bien que ce soit pour moi un peu des évidences, voire des lapalissades). En revanche, on peut discuter du fait que le passé (dans les vestiges archéologiques) ait été fondamentalement changé, essentiellement par le processus post-dépositionnel.

Mais n’est-on pas en face d’une contradiction de l’auteur par lui-même – et notamment sur sa définition restrictive, voire négative de l’histoire – quand il affirme, p. 88, que “ le fonctionnement du temps archéologique [...] s’enregistre dans la matière et produit ce qu’il faut bien appeler de l’histoire ” ?

On lit p. 99 : “ le processus qui dissout le temps conventionnel de l’histoire est celui de la mémoire », ce qui paraît une phrase-clef de l’opposition histoire/mémoire qui sous-tend la posture de L. Olivier.

Pour lui (p. 277), “ les vestiges archéologiques ne sont pas les témoins de l’histoire du passé, ce sont au contraire des symptômes de l’existence d’une mémoire active du passé », et pour l’archéologue, il s’agit de déceler des “ symptômes de la mémoire ” : je ne peux m’empêcher de voir en cela avant tout une posture, non une conception nouvelle et révolutionnaire du temps, du passé et de son étude.

Il ajoute cependant (p. 279) qu’il ne faut pas abandonner “ la perspective historique fondatrice de l’archéologie [qui] vise à restituer la réalité matérielle du passé ” : la critique est bien envers l’histoire traditionnelle, déconnectée de l’archéologie, et l’on peut de nouveau tomber d’accord³⁴. En effet (p. 280), “ il n’est pas question de rejeter l’histoire mais au contraire de la faire entrer dans l’archéologie », et les objectifs de l’archéologie sont ainsi redéfinis comme “ les sujets du passé », non le passé lui-même³⁵.

Et la conclusion (p. 288-289) replonge dans la facilité et l’érudition gratuite : l’ordre se construirait spontanément : allusion aux fractales, à l’importance des plus petites choses. C’est vrai qu’on est bien peu de chose, mon bon Monsieur...

33. “ Nous avons quitté le domaine de l’histoire – où il importe de savoir “ ce qui s’est passé ” – pour aborder celui de la mémoire, où il importe de savoir quel impact ont les événements sur le passé. ”

34. Mais on retombe quand même un peu dans les banalités quand on lit comme une révélation (p. 285 sqq.) que “ le présent est composé du passé », sans compter les questions bien présentes de conservations des traces de ce passé...

35. Le schéma “ modèle du cycle de la mémoire matérielle ” (p. 282) n’est cependant pas très clair, peut-être assez artificiel, et donc sans doute inutile.

Un ouvrage donc stimulant dans ses prémisses, mais finalement décevant...

L'attitude légèrement condescendante de l'auteur envers la " communauté " scientifique des archéologues laisse penser qu'il pourra sans doute considérer, à la lecture de cette " réponse ", qu'on ne l'a pas compris. Mais le fait d'être incompris n'est pas la preuve du génie : on espère qu'il ne voudrait pas être le " génie incompris " de son temps, tel Henri Hubert dont il parle en ce sens.

Alain Ferdière
professeur émérite d'archéologie,
UMR 6573 CITERES - LAT

Bibliographie

(références appelées ou travaux à consulter sur le sujet)

DUFAL 2010

Dufal B. - L'archéologie enfermée dehors. Retour sur un malentendu français, L'Atelier du Centre de Recherches historiques (revue en ligne du CRH), 07/2010, mis en ligne 24 juin 2010 : <http://acrh.revues.org/index2597.html>

FERDIÈRE 2007

Ferdière A. - Le temps des archéologies, le temps des céramologues, in : *SFECAG, Actes du Congrès de Langres* (17-20 mai 2007), Marseille : 15-24.

FONDRILLON 2007

Fondrillon M. - *La formation du sol urbain : étude archéologique des terres noires à Tours (IV^e-XII^e siècle)*, Thèse de doctorat d'Histoire, spécialité Archéologie, Univ. de Tours, 3 vol., 265 p., 270 p. et 320 p. (consultable à l'Univ.).

FONDRILLON 2009

Fondrillon M. - À propos des recherches sur les terres noires urbaines : dépasser le concept d'attente, *Arch. Médiévale*, 39 : 1-16.

MANNING 2009

Manning L. - Notre passé construit notre futur, in : Dossier " Mémoire ", *La Recherche*, 432 (juill.-août) : 39-40.

OLIVIER 1999

Olivier L. - Duration, Memory and the nature of Archaeological record, in : A. Gustafsson et H Karlsson (dir.) - *Glyfer och arkeologiska rum. En vänbik till Jarl Nordbladh*, Goterc Series A, 3, Göteborg : 529-535.

OLIVIER 2001

Olivier L. - Temps de l'histoire et temporalités des matériaux archéologiques : à propos de la nature chronologique des vestiges archéologiques, *Antiq. Nationales*, 33 : 189-201.

Temps... 2001

Le Temps, *La Recherche*, hors série, 5 (avril), 114 p.

Temps... 2010

Le temps n'existe pas (Dossier), *La Recherche*, 442 (juin) : 38-49.

